

MICHAEL HANEKE

La propagation du mal

CHRISTIAN FRIEDEL
STEFFI KÜHNERT
LEONIE BENESCH
JOSEF BIERBICHLER
ULRICH TUKUR
MARIA-VICTORIA DRAGUS
URSINA LARDI
RÄINER BOCK
MICHAEL KRANZ
SUSANNE LOTHAR
BURGHART KLAUSSNER
BRANKO SAMAROYSKI
LEONARD PROXAUF
ROXANE DURAN



Fiche d'analyse de film

LE RUBAN BLANC

ALLEMAGNE - AUTRICHE - FRANCE - ITALIE ● 2009 ● NOIR ET BLANC ● 2h25

SCÉNARIO Michael HANEKE
avec la contribution de Jean-Claude CARRIÈRE
IMAGE Christian BERGER
SON Guillaume SCIAMA, Jean-Pierre LAFORCE
MONTAGE Monika WILLI

L'HISTOIRE

Entre 1913 et 1914, de graves évènements vinrent perturber la vie paisible d'un petit village d'Allemagne rassemblé autour des terres d'un Baron exploitées par des paysans. La voix off d'un homme âgé raconte...

Il était alors un jeune instituteur de trente et un ans quand survint un premier accident dont la victime fut le docteur alors qu'il rentrait chez lui à cheval. Sa chute causée par un fil invisible tendu entre deux arbres obligea l'homme à être hospitalisé laissant ses deux enfants, Anna et Rudy, aux soins de Mme Wagner son assistante et sa maîtresse depuis son veuvage. L'auteur du piège ne fut pas retrouvé. L'instituteur se souvient seulement d'un détail qui l'avait frappé : le rassemblement inhabituel d'un groupe d'enfants après l'école. Parmi eux se trouvaient Klara et Martin, les deux aînés du pasteur, habitués à subir l'éducation humiliante d'un père austère et rigide.



Peu à près, un deuxième évènement survint avec la mort d'une paysanne tombée dans un trou sur son lieu de travail. Cet accident souleva la colère de son fils Max Felder, convaincu qu'il s'agissait d'un acte malveillant. Sa rage se retourna contre le baron qu'il accusait d'exploiter durement les paysans. Le jour de la fête des moissons, alors que tout le village était en liesse, buvant et dansant, Max Felder se vengea et détruisit un champ complet de choux appartenant au baron. Plus grave, ce même jour Sigi, le jeune fils du baron disparut. Il fut retrouvé la nuit dans la scierie, ligoté, les fesses ensanglantées par de nombreux coups de verges.

Cette barbarie provoqua la colère du baron et effraya encore plus le village. Bien qu'il savait Max innocent du crime commis envers Sigi, le baron renvoya toute la famille de ses terres ce qui eut pour conséquence le suicide du père Felder.

Ce fut ensuite au tour de la famille du régisseur d'être touchée par la maladie de leur dernier né qui frôla la pneumonie à cause d'une fenêtre laissée ouverte en pleine nuit. Puis, une grange prit feu sur le domaine du baron.

Entre-temps, le médecin revint enfin chez lui à la grande joie de ses enfants et de Mme Wagner pleine de tendresse à son égard. Mais un jour, alors qu'il était impuissant à jouir sous les caresses de son amante, l'homme lui jeta en pleine face les mots les plus odieux et les plus méprisants qu'il put trouver.

Dans la famille du pasteur, ce fut au tour de Martin de subir les insinuations humiliantes de son père à propos de sa sexualité et de se voir les mains attachées durant la nuit. Puis à Klara, pour avoir laissé le cahut dans sa classe, de recevoir un sermon si culpabilisant que la jeune fille s'évanouit.

Quelques temps après, un nouvel élément vint nourrir la réflexion de l'instituteur. Alors qu'il attendait le régisseur chez lui, l'occasion lui fut donnée de parler avec sa fille Erna manifestement angoissée. En pleurs, la fillette se mit à raconter son rêve prémonitoire à propos de la maladie de son petit frère, et le nouveau rêve dans lequel elle avait vu quelque chose de grave arriver à Karli, le fils de Mme Wagner. Peu après, Karli fut retrouvé en pleine nuit dans la forêt, ligoté à un arbre, les yeux blessés. La cruauté de ce nouveau sévice poussa le baron à faire appel à la police qui interrogea Erna.

Cela n'empêcha pas l'arrivée d'un nouvel incident. Au bord de la rivière alors que Sigi jouait de la flûte en compagnie du fils du régisseur et de Martin, ce dernier, excédé, le jeta dans la rivière. Sigi fut repêché in extremis par le fils du régisseur.

Cet évènement fut le dernier. Il sonna le départ définitif de la baronne au moment même où fut annoncée la mort de l'archiduc François Ferdinand à Sarajevo. Après le départ brutal de Mme Wagner qui confia à l'instituteur qu'elle connaissait les auteurs de ces crimes, celui-ci remarqua la présence des enfants du village attroupés autour de sa maison. Ses soupçons se confirmèrent. Cependant il ne put jamais rien prouver.

PISTES DE RÉFLEXION

La question de la violence et du mal traverse la quasi-totalité des films de Mickael Haneke, dans lesquels le réalisateur tente d'en analyser les causes. Qu'est-ce qui peut amener une personne, un groupe ou une nation à

basculer dans la barbarie ? Telle est la question posée par *Le ruban Blanc* et à laquelle Michael Haneke tente une réponse par la juxtaposition de certains faits observés dans un petit village d'Allemagne au début du XX^{ème} siècle.

Ce n'est certes pas un hasard si Haneke choisit de situer le film en Allemagne à la veille de l'éclatement de la première guerre mondiale ; préfigurant les événements qui ont suivi, il cherche à comprendre l'inhumanité qui a pu produire les camps de concentration et d'extermination.

Pour autant, il ne s'agit pas d'appréhender *Le ruban blanc* comme un film expliquant la naissance du fascisme ou du nazisme, dont les raisons sont multiples et complexes, mais plutôt comme une tentative d'observer les conditions qui favorisent la naissance de la perversité et de l'insensibilité. Et de continuer toujours à nous interroger sur comment une telle inhumanité peut-elle advenir ? Pouvons-nous trouver les racines du mal qui s'empare de l'homme ?

Face à ces interrogations, le réalisateur pose des limites en faisant préciser au narrateur, avant qu'il n'entame son récit, que les événements survenus ont été recueillis par oui-dire et que par conséquent, ils conservent une part d'inexactitude. Les circonstances de ces crimes n'ont jamais été élucidées, ni prouvées. Cette précision est essentielle car en avouant dès le départ l'absence de certitudes, n'est-ce pas une façon pour Haneke de rappeler que la question de l'origine du mal qui occupe la réflexion philosophique depuis la nuit des temps, n'a jamais été élucidée ? Ainsi, le réalisateur avance avec prudence. Si nous ne pouvons pas embrasser la totalité des événements et leurs chaînes causales, nous pouvons néanmoins observer certains faits et tenter d'établir des corrélations entre eux. C'est l'exercice non moins rigoureux dans lequel sa mise en scène exigeante nous entraîne. Si la thèse de l'instituteur, soupçonnant très fortement les enfants d'être les auteurs de ces crimes, est juste, comment expliquer un tel déchaînement de cruauté ?

Le choix de la narration relève de la fable avec un conteur en voix off, un lieu et des personnages imprécis qui font figures d'archétypes. Ainsi le nom du village n'est pas identifié, de même

que la plupart des noms des adultes. Ils n'ont d'existence qu'à travers leur représentation sociale et sont désignés en tant que tel : le docteur, le pasteur, le régisseur, le baron, l'instituteur. Hormis ceux pour qui elle n'est pas essentielle : la famille paysanne, les femmes : Eva, Mme Wagner et les enfants.

C'est donc un modèle d'organisation sociale que décrit Haneke : d'un côté quelques notables détenteurs des pouvoirs, le Baron et le pasteur venant en tête de cette hiérarchie sociale, de l'autre la paysannerie asservie et corvéable à merci.



Le film avance comme une enquête policière avec une série de crimes dont on peut observer qu'ils augmentent en cruauté. La chute du médecin, la mort de la paysanne (était-elle la vraie cible ?), la flagellation de Sigi, la tentative d'assassinat du nouveau-né, la torture de Karli, ces crimes montent en barbarie notamment par le fait qu'ils ont pour cible des innocents : un bébé, un enfant handicapé, au point qu'Erna la fille du régisseur aura du mal à garder le silence à leur sujet. Il est aussi intéressant de noter qu'hormis l'incendie de la grange, tous ces crimes s'en prennent directement aux personnes, et plus précisément aux corps qui vont être mutilés.

Les observations de l'instituteur permettent progressivement d'établir un lien entre chaque délit et la présence récurrente des enfants ; elles seront ensuite confortées par les confidences d'Erna. La haine et la dureté que le réalisateur inscrit sur les visages de Klara, de Martin et sur celui du fils du régisseur renforcent cette piste. Les derniers doutes se lèvent devant la cruauté des enfants qui nous est donnée à voir à la fin, lorsque Klara s'apprête à tuer l'oiseau et lorsque Martin jette Sigi dans la rivière. Une cruauté qu'Haneke met en parallèle avec celle des pères, qui s'avère terrible !

Elle s'exerce pour défendre deux mots érigés en absolu et symbolisés par le ruban blanc : la pureté et l'innocence, sous l'autorité d'une religion qui véhicule l'image d'un Dieu violent et punitif. Ainsi légitimée, la culpabilisation incessante du pasteur envers ses enfants est sans limite. Les effets sont profonds et violents comme le révèle la réaction de Martin qui se sentant tellement indigne, met sa vie en danger ; une façon d'interpeller Dieu pour savoir s'il mérite de vivre ou mourir.

Ainsi, Haneke dénonce les dégâts d'une éducation protestante rigoriste qui pour défendre un idéal de pureté s'en prend en premier lieu au corps, objet d'un mépris total. Sans doute parce qu'il fait peur, parce qu'il est le lieu des passions, des pulsions et des sentiments, trop souvent l'Eglise préféra adopter une position de déni, incapable d'assumer la dimension spirituelle et charnelle de l'être humain, faisant fi des ravages qui allaient en découler sur les personnes et surtout escamotant le message premier de la Bible qui est l'Amour. L'attitude du médecin qui déverse son dégoût sur son amante dans une totale froideur est symptomatique. La réponse que parvient à lui faire Mme Wagner est très juste : le mépris que cet homme lui jette au visage révèle avant tout le mépris qu'il éprouve envers lui-même, au point d'être incapable de se laisser aimer.

L'autre scène toute aussi odieuse est celle où le pasteur réussit à faire avouer à Martin ses premiers émois sexuels. La description effroyable de la maladie mortelle qui attend tout jeune garçon qui se livrerait à la masturbation est non seulement lourde de bêtise mais surtout insupportable par la perversité qui s'en dégage. Voir ce pasteur obliger son fils à avouer son « péché », tient du viol de l'intimité. Le garçon est tétanisé de honte au moment où naissent en lui les premières sensations de son corps. Ce qui est beau devient laid. Ce qu'une personne voit affleurer en elle au fur et à mesure de son grandissement est sali, bafoué.

Ainsi chosifié et méprisé, le corps doit être maté. Les pères fouettent et donnent des coups de pieds à leurs fils, ou bien violent leur fille et bafouent leur femme.

Dès lors, il devient aisé de conclure qu'un tel mépris puisse engendrer la haine dans les cœurs des enfants, une haine envers l'ensemble du genre humain. Et de les voir répéter de façon insensible les cruautés sur des innocents, allant jusqu'à la torture.

Cette génération de père mauvaise aurait-elle perverti celle de leurs enfants au point d'en faire des monstres ? Peut-être serait-il plus juste de reprendre la réflexion d'Hannah Arendt qui préférerait parler d'un « mal banalisé » qui se répand parmi la population dès lors que la pensée est évacuée.

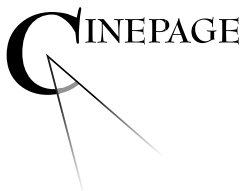
Dans son ouvrage *Système totalitaire* Hannah Arendt décrit les effets de la terreur installée par une organisation totalitaire et parle de la désolation qui s'ensuit. « *Ce qui rend la désolation si intolérable, c'est la perte du moi, qui, s'il peut prendre réalité dans la solitude, ne peut toutefois être confirmé dans son identité que par la présence confiante et digne de foi de mes égaux. Dans cette situation, l'homme perd la foi qu'il a en lui-même comme partenaire de ses pensées et cette élémentaire confiance dans le monde, nécessaire à toute expérience. Le moi et le monde, la faculté de penser et d'éprouver sont perdus en même temps.* »

Il semble que cette description soit proche du vécu de Martin, une dépossession de lui-même, une déréalisation progressive de son entourage, fruit de ses humiliations constantes. Le choix esthétique du noir et blanc, très subtil nous renvoie souvent une image grise dans laquelle il devient presque difficile de saisir les contrastes ce qui contribue à nous plonger dans un monde informe. Et puis, comment ne pas penser « *Au village des damnés* » de Carpenter, où les enfants fantomatiques appartiennent à un autre monde ?

Et pourtant, n'y a-t-il pas quelque chose de trop systématique dans cette façon de théoriser la propagation du mal ? Quelle place dès lors pour la liberté humaine ? Haneke nous montre des personnes qui ont conservé leur humanité : Eva, le père Felder, Mme Wagner. Ils nous interrogent : d'où vient qu'ils aient échappé à cette déshumanisation ?

Christine Fillette

Nous contacter



Un réseau d'amis réunis par la passion du cinéma

6 Bd de la blancharde - 13004 MARSEILLE

Tel/Fax : 04 91 85 07 17

E - mail : cinepage@free.fr